

L'Algérie

Brève histoire de l'Algérie depuis l'antiquité et courte synthèse de la guerre d'indépendance (1954-1962)

J'ai donné trois conférences sur ce thème, en 2022, à l'occasion des 60 ans de la fin de la guerre et de l'indépendance du pays.

Plan

- 1 – Brève histoire de l'Algérie jusqu'à la conquête française en 1830.
- 2 – La France en Algérie de 1830 à 1954.
- 3 – La guerre d'Algérie du 1^{er} novembre 1954 au 19 mars 1962.
- 4 – Mon témoignage de jeune officier dans cette guerre.

En préambule, quelques mots sur la géographie du pays

- 2 380 000 km carré – presque cinq fois la France mais 75% de désert saharien. Le plus grand pays d'Afrique, du monde musulman, du pourtour méditerranéen.

- Une structure géographique assez simple. Soit, du S-W au N-E :

- . des plaines littorales riches
- . l'atlas tellien
- . les hauts plateaux
- . l'atlas saharien
- . le sahara

- Un climat très contrasté : méditerranéen au nord, montagnard au centre (on ski en Algérie en hiver !), désertique au centre.

- Une population très jeune qui passe de 9 millions d'habitants en 1962 à 45 millions en 2022. C'est comme si la France était passée de 50 millions en 1962 à 450 millions en 2022!

Cette exubérance démographique représente un défi économique et social formidable pour le gouvernement algérien.

1 – Histoire succincte de l'Algérie jusqu'en 1830.

Histoire peu connue en France, depuis toujours. Je n'ai pas le souvenir qu'elle ait été évoquée pendant mes études primaires et secondaires. Les Gaulois étaient officiellement les ancêtres des Algériens musulmans jusqu'en 1962 ! Or, on ne saurait comprendre l'histoire récente et le présent de ce pays sans avoir quelque idée de son passé.

- Le peuple originel de l'Algérie – qui ne s'est appelée ainsi qu'au temps des Français – est le peuple berbère, nommé aussi kabyle, ou encore chaouia et touareg, plus au Sud.

- Les Phéniciens, venus du Liban actuel, sont les premiers à venir en terre berbère, au 9^e siècle avant JC. Peuple de navigateurs et de commerçants, Carthage, au nord de Tunis actuel, est leur capitale. Ils dominent le pays pendant neuf siècles et menacent Rome (Hannibal et ses éléphants traversant les Alpes !)

Rome ne peut supporter cette grande rivale et finit par détruire Carthage en 146 avant JC.

-Les Romains s'installent pour six siècles en Tunisie et en Algérie actuelles. Ils en font une riche province, grenier à blé de l'empire. Les ruines romaines sont innombrables dans la région de Souk Ahras où je servirai. Elles sont indiquées sur la carte d'état-major dont des extraits figurent dans mon livre Soldat.

La chrétienté s'implante en Algérie à partir de 300 ans après JC, alors que l'empereur Constantin s'est converti à la foi chrétienne. J'ouvre ici une parenthèse pour évoquer un personnage qui m'est cher : Augustin est né en 354 à Thagaste, aujourd'hui Souk Arhas, dans l'est constantinois. Fils d'un père païen et d'une mère chrétienne – Monique -, il mena une vie dissolue (c'est lui qui le confesse) avant de se convertir dans la trentaine de son âge, sous l'influence de sa mère. Il fit le voyage d'Italie et se mit sous la protection d'Ambroise, évêque de Milan. Prêtre, il revint en Algérie – qui était alors la Numidie. Il sera nommé évêque d'Hyponne (Bone puis Annaba) en 396 et mourra en 430. Saint-Augustin est un des quatre pères de l'église catholique, avec Jérôme, Grégoire et Ambroise, l'évêque de Milan. Monique, sa mère, fut aussi canonisée. Elle le méritait bien. Les deux grandes œuvres de Saint-Augustin sont *La cité de Dieu* et *Les confessions*.

-Les Vandales

La puissance romaine en Afrique du Nord prit fin avec la tornade vandale. Venus par l'Espagne et le détroit de Gibraltar, ils atteignent Carthage en 430, l'année de la mort de saint Augustin. Un siècle de désolation...et de vandalisme, malgré la résistance berbère.

-Byzance, la deuxième Rome, revient en Numidie en 530 pour un petit siècle, sans soumettre les tribus berbères qui ne s'étaient pas libérées des Vandales pour accepter un nouvel occupant.

-L'Islam

En 643 survint en Afrique du Nord, non plus la tornade mais le rouleau compresseur arabe et musulman. Cette conquête fut rien moins que facile en raison de la résistance des tribus berbères. Le nom de la Krahina, chef de guerre et femme farouche est encore dans la mémoire kabyle. La Jeanne d'Arc kabyle, m'a dit récemment un ancien harki.

L'envahisseur arabe réussit une islamisation progressive des tribus berbères sans avoir amené avec lui une colonie de peuplement nombreuse comme le feront les Français douze siècles plus tard. Ainsi, en Algérie et en Tunisie, la très grande majorité des habitants ne sont pas des Arabes mais des Berbères islamisés. C'est pourquoi on voit souvent, en Algérie, des enfants blonds aux yeux bleus.

Après cinq siècles de dynastie arabe - jusqu'en 1171 – succèdent des dynasties berbères islamisées, jusqu'à ce que le sultan de Constantinople reprenne le pouvoir direct par l'intermédiaire d'un bey régnant à Alger. C'est le temps de la Régence.

Activité principale de ces diverses dynasties : le piratage en mer et la razzia sur les côtes européennes. En 1700, Alger compte environ 100 000 habitants et 25 000 à 30 000 esclaves.

Les Européens, Espagnols, Portugais, Français, mirent du temps à maîtriser cette activité insupportable. La Régence fut contrainte de leur concéder des comptoirs commerciaux. Privée de sa ressource principale, elle augmentera la pression fiscale sur les tribus berbères – 516 à 1870 – qui résistaient sans unité.

2 – La France en Algérie de 1830 à 1954

Motif de l'invasion française : un coup d'éventail donné au consul de France pour une histoire de la dette non payée d'une livraison de blé à la France.

Un corps expéditionnaire de 65 000 hommes et 300 bateaux s'empare d'Alger et de la région le 5 juillet 1830. la Régence turque est balayée. Alger compte alors 30 000 habitants (100 000 en 1700) et 30 esclaves (30 000 en 1700).

Que faire de l'Algérie après cette expédition punitive ?

Louis-Philippe, roi des Français, penche pour le retrait mais la pression des militaires et des premiers colons est trop forte. On reste. Plus tard Napoléon III envisagera la création d'un royaume arabe lié à la France. Même opposition. Première occasion ratée : l'Algérie deviendra une province française.

De 1830 à 1850, la conquête de l'Algérie fut brutale, marquée par de nombreux « crimes de guerre », selon la terminologie d'aujourd'hui. La résistance fut souvent aussi cruelle, avec cette différence que c'était la résistance et nous l'envahisseur ! Abd el Kader fut la figure de proue de cette résistance. Il ne réussit pas à coordonner l'action des nombreuses tribus. J'ose le comparer à Vercingétorix qui aurait pu renvoyer les Romains chez eux s'il avait réussi à mieux fédérer les nombreuses tribus gauloises.

En 1850, l'Algérie compte 180 000 colons européens pour 3,3 millions de musulmans. En 1950, les colons seront un million et les musulmans 8,2 millions. En 2017, avant son élection, Macron a imprudemment parlé de génocide en Algérie. On a fait mieux, en terme de génocide !

En réalité, l'histoire de la France en Algérie s'écrit en blanc et noir. Beaucoup y a été fait : des marécages mis en culture, des ports, des routes, des voies ferrées, des villes

magnifiques, des villages de colonisation nombreux, des écoles, des hôpitaux... mais au prix d'une vaste spoliation des terres indigènes - 90% des terres cultivables appartenaient en 1954 à quelques dizaines de colons -, et aussi d'immenses zones délaissées à l'intérieur des terres : le bled. On y vit encore comme au moyen âge. En 1954, au début de la guerre, 10% seulement des enfants indigènes étaient scolarisés en primaire.

L'accès des indigènes aux hauts postes de responsabilité politiques, administratifs, militaires, économiques était exceptionnel. Ces inégalités énormes résultent d'une mentalité coloniale qui remonte au début de la conquête. Au congrès des maires d'Algérie – tous européens – de 1908, la motion suivante a été adressée au gouvernement français :

« Considérant que l'instruction des indigènes fait courir à l'Algérie un véritable péril, tant du point de vue économique qu'au point de vue du peuplement français, les maires d'Algérie émettent le vœu que l'instruction primaire des indigènes soit supprimée. »

Cela ne se fera pas, mais ce texte abominable reflète la mentalité des signataires de l'époque, qui se perpétuera jusqu'à l'indépendance, en moins abrupte, en plus mesurée.

Mais il faut nuancer. Cette relation entre Français d'Algérie et indigènes ne saurait être assimilée à un apartheid de type Sud-africain. Il y avait en Algérie une réelle communication, une familiarité entre les deux populations, dans les fermes, les usines, les administrations. La preuve en est que les Européens d'Algérie qui, des décennies après leur exil reviennent pour quelques jours là où ils sont nés et ont vécu, reçoivent un accueil chaleureux de la part des Algériens qu'ils ont connus ou de leurs descendants. Nuance donc, nuance toujours.

Cela étant dit, aucune réforme profonde n'a abouti en Algérie en raison de l'obstruction systématique des européens dominant la vie politique et économique du pays.

Pendant le gouvernement du front populaire, le projet Blum-Violette de 1936, donnait la nationalité française à 25 000 musulmans, anciens combattants et fonctionnaires. Malgré sa modeste ambition, il a été abandonné sous la pression des élites européennes d'Algérie. Violette était gouverneur d'Algérie en 1927. Il avait écrit au gouvernement : « Prenez garde, les indigènes n'ont pas encore de patrie. Ils en cherchent une. Donnez-la-leur vite. Sans cela ils en feront une ». C'était prémonitoire.

Ferhat Abbas, nationaliste modéré, pharmacien, marié à une Française (ce qui était exceptionnel) fit écho à Violette en 1930. « J'ai cherché une patrie algérienne jusque dans les cimetières. Je ne l'ai pas trouvée ».

La Deuxième Guerre mondiale marque un tournant dans la perception de la France par les indigènes. Jusqu'en 1940, elle leur était représentée comme une des toutes premières puissances mondiales. Sa défaite humiliante les fit réfléchir. Le débarquement anglo-américain de novembre 1942 en Afrique fut un nouveau choc pour les Algériens. Roosevelt apportait avec ses soldats la mantra du *droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*.

-En mars 1943 Ferhat Abbas publie *Le manifeste du peuple algérien* par lequel il exige la fin de la colonisation mais sans réclamer l'indépendance. Il eut fallu écouter Ferhat Abbas. Nouvelle occasion manquée.

-Le 8 mai 1945, jour de la célébration de la victoire sur l'Allemagne hitlérienne, une révolte est déclenchée dans l'est-constantinois (région de Sétif et Guelma). 113 européens sont tués. Une répression aveugle est déclenchée. Entre 2 000 et 3 000 victimes parmi les indigènes.

Le général Duval, qui commandait l'opération, écrit dans son rapport :

« Je vous ai donné la paix pour dix ans mais il ne faut pas se leurrer : si rien n'est fait, tout recommencera ».

Rien ne fut fait et tout a recommencé le 1^o novembre 1954, moins de dix ans après.

3 – La guerre d'indépendance (1954 – 1962)

Le premier novembre 1954, donc, c'est *La Toussaint rouge*. Huit tués européens seulement mais une opération organisée sur tout le territoire, contrairement aux révoltes précédentes.

Impossible de faire ici une relation détaillée de ces huit ans de guerre. Je me limiterai à quelques dates ou évènements majeurs.

-20 août 1955. Massacre d'européens et de musulmans intégrés. 71 morts. 1 000 tués en représaille. Le cycle infernal est enclenché : attentats, assassinats par la rébellion, qui entraînent des répressions plus ou moins aveugles, lesquelles renforcent la rébellion. Cette stratégie de la terreur pratiquée par la rébellion a pour double but de punir les indigènes collaborant avec la France et d'éloigner de celle-ci ceux qui ont injustement subi la rigueur des répressions.

- 22 octobre 1953. Arraînement de l'avion transportant les cinq chefs principaux de la rébellion, dont ben Bella, ancien sous-officier de l'armée française, qui sera plus tard le premier président de la République algérienne. Ils passent la guerre en prison. Nous nous privons ainsi d'interlocuteurs qui auraient sans doute été plus modérés, dans les négociations à venir, que ceux qui leur succéderont à la tête de la rébellion.

-Janvier – juin 1957. La bataille d'Alger

Très affaibli dans le bled, le FLN (Front de libération national) décide de porter la terreur à Alger sous forme d'attentats à la bombe frappant indifféremment Européens et musulmans, hommes, femmes et enfants. L'armée, sous les ordres du général Massu, doté des pleins pouvoirs, éradique la rébellion à Alger, par des méthodes radicales, incluant la torture.

-Fin janvier – début mai 1957. La bataille des frontières, plus spécialement celle de l'Est. Les barrages électrifiés deviennent de plus en plus infranchissables, le commandement extérieur de l'ALN (Tunisie et Maroc) lance des attaques de saturation pour franchir les barrages et renforcer les Wilayas exsangues de l'intérieur.

Dans les seuls combats de l'est, la rébellion perd 4 000 tués et 600 prisonniers ; 3 000 armes individuelles et 350 armes collectives. Nous avons 273 tués et 758 blessés. C'est la plus grande opération de toute la guerre.

- **Mai 1953.** Le retour de De Gaulle au pouvoir.

Des manifestations monstres sont organisées à Alger, Européens et musulmans confondus, après que trois soldats français prisonniers aient été fusillés par le FLN. Un complot multiforme est organisé pour rappeler de Gaulle au pouvoir, seul capable, selon ses instigateurs de garder l'Algérie française.

-**4 juin 1958.** Le président Coty nomme de Gaulle président du Conseil.

Premier voyage de De Gaulle en Algérie. Déclaration au balcon du gouvernement général à Alger :

« Je vous ai compris ! A partir d'aujourd'hui la France considère que dans toute l'Algérie, il n'y a que des Français à part entière, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs... »

Plus tard, à Mostaganem :

« Vive l'Algérie française »

Plus tard encore :

« Jamais moi vivant le drapeau du FLN ne flottera sur Alger »

-**De 1958 à 1962,** se déroulent deux séquences, en parallèle :

. La séquence militaire (opérations Jumelles) conduisant à la mise hors de combat à peu près totale des unités de l'intérieur. L'ALN (8 000 au Maroc – 15 000 en Tunisie) est l'arme au pied, bien équipée.

. La séquence politique gaullienne, caractérisée par une lente et insidieuse dérive, partant de l'affirmation de l'Algérie française et aboutissant à l'indépendance, en passant par le referendum d'autodétermination (Francisation ? Fédération ? Indépendance ?).

-**22 avril 1960.** Le putsch des généraux. Quatre généraux d'armée en retraite refusent la politique gaullienne d'abandon de l'Algérie. Le verbe incandescent de De Gaulle à la télévision met fin brutalement à ce putsch.

-**10 juin 1960.** L'affaire Si Salah, très peu connue, on verra pourquoi.

Si Salah, commandant de la Wilaya 4 (une des six structures politico-militaire de la rébellion intérieure), en rupture totale avec le gouvernement provisoire (GPRA) siégeant à l'étranger, à bout de force comme toute la rébellion intérieure, propose son ralliement à la France sous certaines conditions : une fédération franco-algérienne dans laquelle les Européens d'Algérie « acceptables » auront toute leur place.

Si Salah est reçu par de Gaulle à l'Elysée, avec ses deux adjoints. Il retourne au djebel, satisfait de sa rencontre avec de Gaulle à qui il a donné l'assurance du ralliement d'autres Wilayas. Dans le même temps, de Gaulle fait négocier avec le FLN de l'extérieur, lequel est tout heureux d'échapper à la dissidence de Si Salah. Tout l'état-major de celui-ci sera assassiné par des sbires du FLN venus de Tunisie. Lui-même mourra plus tard dans une

embuscade française. Plus de témoins pour la suite. Une énième occasion manquée pour une fin honorable de la guerre d'Algérie.

-19 mars 1962. Signature des accords d'Evian.

Cessez-le feu général. Engagement du FLN de ne pas procéder à des représailles sur les supplétifs algériens ayant servi la France. Les Européens qui le souhaitent pourront rester chez eux, dans la République algérienne.

L'indépendance est proclamée le 3 juillet 1962. 70 000 harkis seront massacrés. Un million de « pieds noirs » prendront le chemin de l'exil. Je reviendrai dans ma conclusion sur cette fin ignominieuse de la Guerre d'Algérie dont la France de De Gaulle est totalement responsable.

4 – Ma guerre.

J'ai servi cinq en Algérie, en deux séjours, d'avril 1956 à novembre 1958 et d'août 1960 à décembre 1962, dans le même régiment, le 153° régiment d'infanterie motorisé (153° RIM) et dans le même secteur de Souk-Ahras, dans l'est-constantinois.

Je fus commandant de compagnie pendant ces deux séjours, tenant deux postes isolés, en frontière tunisienne, en avant du barrage électrifié. Je rapporte ces deux séjours en détail dans mon livre SOLDAT.

-Premier séjour à la ferme Gagelin puis au bordj M'Raou.

Sous-lieutenant puis lieutenant, j'ai commandé la 8° compagnie du 153° RIM à la ferme Gagelin puis à M'Raou, au sud du fleuve Medjerda. Ma compagnie comptait environ 120 hommes, tous appelés pour les hommes du rang, avec un encadrement d'active très réduit. Normalement un lieutenant commande une section, non une compagnie.

A Gagelin, j'avais une double mission :

. **Pacifier** un douar grand comme un canton français. 3 000 habitants environ, tous paysans indigènes, aucun européen. Le fermier Gagelin s'était réfugié à Souk Ahras dès le début de la rébellion. Pas de routes, pas d'école, pas de médecin, des mechtas regroupant quelques gourbis, le Moyen-âge !

Nous nous sommes attachés à rayonner, à nous faire connaître, à connaître cette population, à convaincre de la pérennité de la France en Algérie. J'ai ouvert une école, avec un instituteur appelé. J'ai donné de petits soins par mon infirmier. J'ai créé une harka d'une vingtaine d'hommes, progressivement montée.

. Combattre la rébellion

Mission difficile dans la mesure où les fellaghas trouvaient refuge en Tunisie toute proche. Je sortais beaucoup, de jour et de nuit, ne laissant pas l'initiative aux rebelles, qui harcelaient cependant le poste, de nuit, plusieurs fois par mois.

Un épisode tragique : une compagnie d'un régiment venant de Tunisie (le 23°RI) après l'indépendance du pays, m'avait été donnée en renfort temporaire, ce qui permettait à mon

commandant de régiment de m'engager dans des opérations en dehors de mon sous-quartier, dans des opérations d'envergure. Lors de l'une d'elles, je suis rappelé d'urgence à Gagelin. Une section de la compagnie du 23°RI, tenant un petit poste proche de Gagelin, a été attaquée de nuit. Plusieurs soldats ont été tués. Deux ont été décapités, leurs têtes montrées le lendemain sur le marché du Kef en Tunisie. Le reliquat de la section a été retrouvé, terré dans un oued. Je me suis un peu étendu sur cet épisode pour montrer les risques encourus par une unité mal commandée et mal instruite - ce qui était le cas de cette compagnie - face à une rébellion qui, en 1957, était pourtant moins bien armée et moins agressive qu'elle ne le sera plus tard.

. M'Raou

Au début de 1958, la ferme Gagelin a été abandonnée à la suite de la mise hors service par les rebelles de la ligne de chemin de fer Souk-Ahras – Ghardimaou qui assurait mes liaisons pour le PC du régiment. Tout le travail de pacification accompli dans ce douar Khédara était réduit à néant. Toutes les promesses faites à la population étaient trahies. La rébellion allait reprendre la main. Je quittai Gagelin la mort dans l'âme.

Au Bordj M'Raou, à dix kilomètres à l'est de Gagelin, tout près de la frontière tunisienne, j'ai rejoint une section d'administration spéciale (SAS) dotée d'un marhzen, équivalent d'une harka. La mission première de la SAS était d'administrer la population locale. Je me limiterai à l'activité opérationnelle, bien heureux de ne pas recommencer ailleurs ce que je venais de faire en vain à Gagelin. Fin novembre, j'étais affecté en France après trente mois d'Algérie.

Un intermède

De décembre 1958 à juillet 1960, j'ai été affecté au 2° bataillon du 5° régiment de tirailleurs marocains (RTM), où j'ai commandé une compagnie d'instruction de recrues françaises destinées à l'Algérie. Pendant ces stages de quatre mois – durée des classes – nous n'avons jamais autant travaillé, mes cadres et moi, pour former en si peu de temps des soldats aptes à se battre au mieux, dès leur arrivée en Algérie.

-Deuxième séjour en Algérie – août 1960-décembre 1963

A ma demande, j'ai été affecté au même régiment qu'à mon premier séjour : le 153°RIM. Le colonel m'a donné le commandement de la 7° compagnie, tenant le poste d'Aïn Zana, au Nord de la Medjerda, à dix kilomètres du barrage électrifié et à cinq kilomètres de la frontière tunisienne.

Poste isolé et très exposé puisque les bataillons de l'ALN en Tunisie - ne pouvant plus franchir le barrage - se « font les dents » sur les trois postes, dont le mien, situés dans le *no man's land* entre barrage et frontière.

J'ai 160 hommes, dont une trentaine d'artilleurs servant six canons. Plus de population, repliée derrière le barrage ou emmenée en Tunisie par les rebelles. J'ai donc une seule

mission : défendre le poste, sortir pour « m'aérer » malgré un rapport de force défavorable, servir de base de départ pour les unités venant périodiquement opérer dans ma zone.

Mon poste est magnifique, sur cinq hectares. Sept blockhaus bétonnés, tenus chacun par un groupe de combat servant deux mitrailleuses lourdes. Autour des postes, une large nappe de barbelés minés. Des harcèlements de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'on se rapproche du cessez-le-feu, avec des armes de plus en plus puissantes, dont des canons de 122mm russes.

Le commandement français suit de près ma situation. La prise du poste par l'ALN lui donnerait un atout considérable dans les négociations en cours. On se souvient de Dên Biên Phu, même si l'échelle entre ce centre de résistance et mon poste n'est pas la même. Du 6 au 14 mars, juste avant le cessez-le-feu du 19 mars, l'attaque fut particulièrement violente et aurait pu réussir si les nuages couvrant le poste n'avaient beaucoup gêné les réglages de l'artillerie adverse.

Pour ne pas me laisser progressivement asphyxié, je devais sortir le plus que possible, toujours de nuit pour ne pas être repéré dès ma sortie du poste, avec une soixantaine d'hommes seulement, pour ne pas dégarnir le poste en cas d'attaque. Les accrochages nombreux, en forêt, étaient violents et brefs. Je devais être extrêmement prudent puisque le rapport de force pouvait m'être très défavorable face aux deux faileks (bataillons) opérant en permanence dans ma zone. Un combat dans lequel j'aurais perdu beaucoup d'hommes, aurait eu, dans les négociations en cours, une répercussion presque aussi grave que la prise du poste.

D'autre part, je n'avais pas moralement le droit d'exposer exagérément mes hommes pour une cause qui n'en valait plus la peine : la solution globale n'était plus militaire mais politique.

Je vais illustrer par un exemple le risque couru dans ces sorties face à un adversaire potentiellement supérieur en nombre. Le 24 février 1961, j'avais planifié une sortie de compagnie - 60 hommes - à trois kilomètres du poste, non loin de la frontière tunisienne, en forêt. J'installe mon dispositif à l'aube, sur un carrefour de pistes fréquentées par les rebelles. En milieu de matinée, par les comptes rendus de mes chefs de section, j'acquière la conviction que l'adversaire préparait l'attaque de ma position avec un effectif important. Refusant un risque excessif, j'ai ordonné un repli en bon ordre. Voici ce qu'écrivait dans son livre René Fischer, sergent appelé de la section Cuenot :

« (...) Nous formions l'arrière-garde. C'est à ce moment là qu'un tir intense de mortiers pilonna l'endroit que nous venions de quitter (...). Une immense clameur et une fusillade dense nous indiquent que les fells montaient à l'assaut de cette position. Ils étaient comme drogués. C'est l'impression qu'on avait en les écoutant hurler. La compagnie marchait maintenant à découvert pour rentrer au poste. L'ennemi nous poursuivait se rapprochant (...). Un autre élément (...) pilonnait le poste et la compagnie à découvert. C'est au pas de gymnastique que nous sommes rentrés. Nos lance-patates (*fusil lanceur de grenades*) (...) lançaient leurs grenades pour retarder les fells. L'adversaire devait être au total un bataillon, peut-être 800 hommes. Ce jour-là, il fallait faire comme un roseau qui plie sous la force du vent pour mieux se redresser

après. Heureusement, nous avons comme commandant de compagnie, le lieutenant Cot qui nous a sortis d'un mauvais pas. »

Je ne sais si nous avons en face de nous 800 hommes. Je suis sûr, en revanche, que je ne pouvais prendre le risque d'un combat dans un rapport de force aussi défavorable.

Le dernier combat important de notre guerre locale eut lieu le 12 juillet 1961, dans la vallée de la Medjerda. Lors d'une opération de section, ma compagnie devait reconnaître à l'aube, un tunnel de la voie ferrée longeant le fleuve, cependant que le commando d'un régiment de hussards faisait de même, quelques kilomètres plus à l'est. Après des accrochages confus dans la matinée, j'attends le retour du commando avant de décrocher à mon tour, vers l'ouest. Celui-ci arrive, colonne par un, imprudemment, capitaine en tête. Un élément rebelle de la valeur d'une ferka (section), positionnée dans l'oued, ouvre le feu, tuant le capitaine et les deux hommes qui l'accompagnaient. J'engage ma compagnie au pas de course. Après une violente fusillade, 19 rebelles sont tués, un mortier, un bazooka et 15 armes individuelles récupérées. Un seul prisonnier, qui pourrait me devoir la vie car j'eus le plus grand mal à faire cesser-le-feu alors que nos hommes étaient très excités après la mort des trois hommes du commando, dont son chef.

Le cessez-le-feu a été déclaré le 19 mars 1962 à midi. Le clairon de la compagnie a sonné le refrain réglementaire. A la même heure, plusieurs éléments de l'ALN sont apparus autour du poste, hissant le drapeau algérien vert et blanc. Moment d'émotion. Le 4 mai, j'abandonne Aïn Zana dont toutes les installations, blockhaus, alvéoles d'armes lourdes, tour de commandement, sont détruits à l'explosif.

La fin

Replié derrière le barrage, dans une ferme, nous avons vécu la liesse bruyante de la population, le 3 juillet, jour officiel de l'indépendance. Traversant la moitié de l'Algérie en train jusqu'à Alger, le régiment embarquera pour la France le 3 janvier 1963 dans la plus grande morosité. A Aïn Zana nous avons tenu bon jusqu'au bout, dans l'ensemble de l'Algérie, la guerre a été gagnée... et nous quittions cette terre après 132 ans de présence dans la plus grande confusion.

Pour résumer et conclure

19 mars 1962 : cessez-le-feu – victoire militaire totale sur l'ensemble de l'Algérie

Les accords d'Evian ne furent qu'un torchon de papier, ses dispositions étant violées dès le lendemain par les Algériens, comme le gouvernement français le savait très bien :

1 million d'Européens d'Algérie exilés et accueillis en France dans des conditions lamentables.

70 000 Harkis et autres supplétifs abandonnés à l'adversaire et massacrés.

Une honte nationale. Un crime d'Etat.

Pourquoi tant de déshonneur ?

De Gaulle, comme on l'a dit, est passé en quatre ans de l'Algérie française à l'indépendance. Aurait-il changé d'avis au contact de la dure réalité ?

Il n'en est rien. De Gaulle savait que l'Algérie devait être indépendante bien avant 1958. En voici pour preuve ce qu'il écrit à la page 42 de ses « Mémoires d'espoir » :

« De tout temps, avant que je revienne au pouvoir et lorsque j'y suis revenu, après avoir étudié le problème, j'ai toujours su et décidé qu'il faudrait donner à l'Algérie son indépendance. »

Il reconnaît ainsi, implicitement, la démarche machiavélique par laquelle il a menti au pays, aux Algériens, à l'armée, pour les amener de l'Algérie française qu'il proclamait en 1958 à l'indépendance de 1962. Oui, il avait raison : contrairement à ce que nous étions alors nombreux à croire, l'Algérie devait être indépendante. Mais pas de cette façon, pas au prix d'une telle duplicité.

Comment expliquer ce comportement venant d'un homme de cette envergure ? Il le dit lui-même dans ces mêmes « Mémoires d'espoir » (page 71) :

« Ce n'est que progressivement, en utilisant chaque secousse comme occasion d'aller plus loin, que j'obtiendrais un courant de consentement assez fort pour emporter tout. Au contraire, si de but en blanc j'affichais mes intentions, nul doute que, sur l'océan des ignorances alarmées, des étonnements scandalisés, des malveillances coalisées, se fut levée, dans tous les milieux, une vague de stupeur et de fureur qui eut fait chavirer le navire ».

Il faut traduire en langage simple ces lamentables fioritures de style : de Gaulle reconnaît que, sans son mensonge originel de mai 1958, il ne serait jamais revenu au pouvoir. S'il avait dit en mai 1958 que l'objectif était pour lui l'indépendance de l'Algérie, il aurait poursuivi sa traversée du désert à Colombey, ce qui lui était insupportable.

Ceux, qui comme moi, ont participé jusqu'à la fin à la guerre d'Algérie et ont connu les horreurs de sa conclusion, ne reprochent pas à de Gaulle d'être parvenu à l'indépendance de ce pays mais ils ne peuvent lui pardonner de l'avoir fait par une tromperie délibérément entretenue, pour aboutir à un désastre politique et humain absolu, pour la France comme pour l'Algérie.

Je ne voudrais pas rester sur ces propos amers, aussi, pour conclure, je vais rendre hommage à mes anciens soldats appelés qui ont servi deux ans en Algérie avec une seule permission d'une vingtaine de jours. A vingt ans, ils ont fait preuve d'un esprit extraordinaire de courage, de solidarité, de responsabilité. Soixante-dix d'entre eux ont été cités au feu, avec attribution de la croix de la Valeur militaire. Plus tard, quinze de ceux-ci ont obtenu la Médaille militaire, plus haute distinction pour les sous-officiers et les hommes du rang.

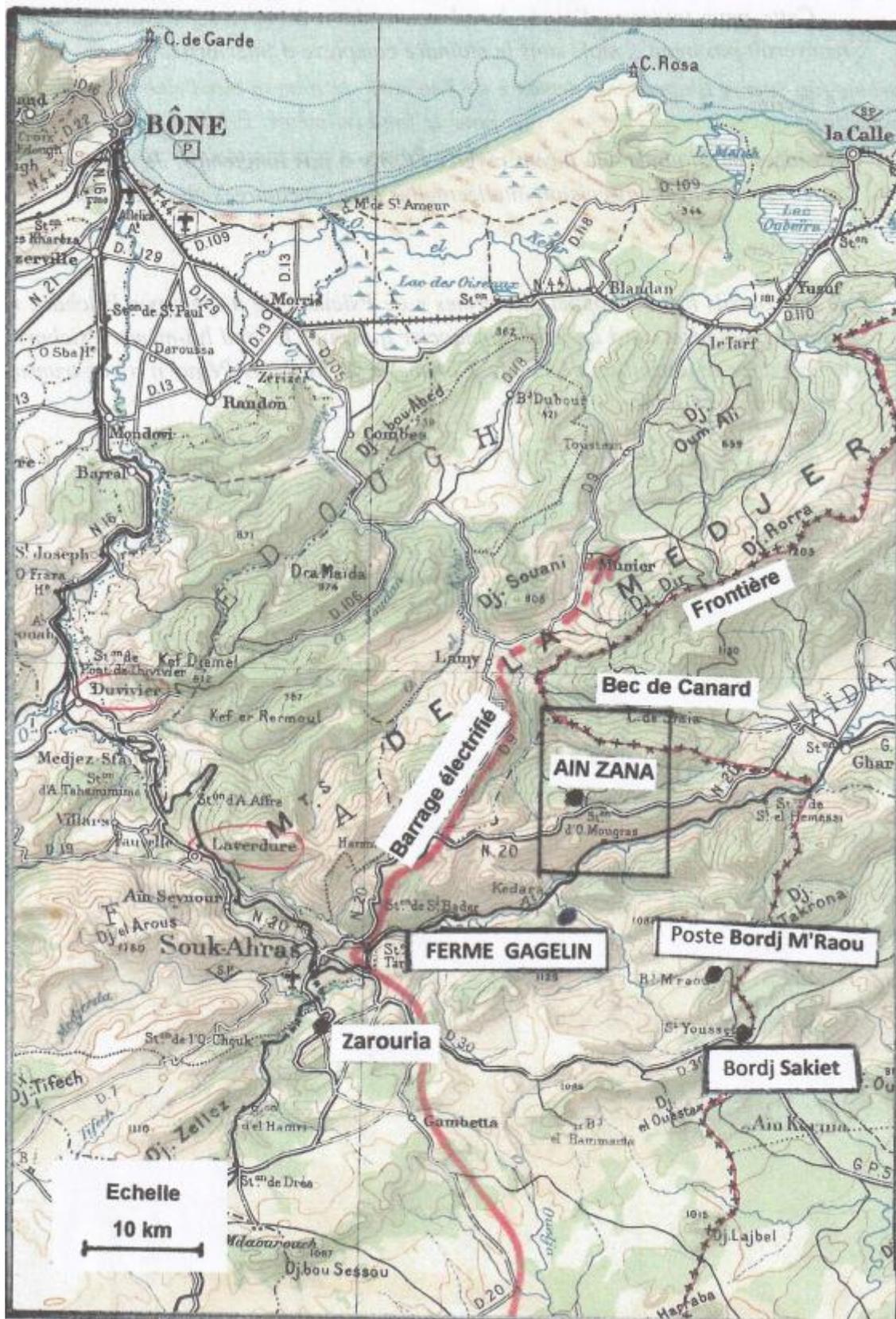
A ma prise de commandement de la 1^o armée en 1990, ils ont été nombreux à reprendre contact avec moi. Des rencontres annuelles ont été organisées chez les uns et les autres. L'âge venant, j'ai organisé la dernière, pour les anciens de la 7^o compagnie, dans mon fief bourguignon, en 2019.

Voici ce qu'écrit le sergent appelé René Fischer, déjà cité, à la fin de son livre SP 87 983, adresse postale militaire de la 7^o compagnie à Aïn Zana :

« Si aujourd'hui, j'écris ce petit livre, c'est que je garde toujours un souvenir sans tache de cette période de ma jeunesse. L'amitié, l'honneur, la fierté, le courage, l'abnégation et l'humanisme, ont dominé ces deux ans passés dans ce poste avancé, coupé du monde. Le respect de l'ennemi, la haute moralité de l'ensemble des unités tenant le poste, étaient des qualités que, malgré la guerre, Aïn Zana a su maintenir. Il faut ajouter que cela n'a été possible que grâce aux cadres de qualité qui ont su verrouiller immédiatement les tendances négatives. Durant mon séjour en Algérie je n'ai jamais vu d'exactions envers les civils, ni de violences sur les prisonniers.

Alors que notre jeunesse aurait pu être gâchée, anéantie, par la guerre et ses atrocités, nous en sommes revenus, plus forts et porteurs de valeurs précieuses et solides pour notre existence. »

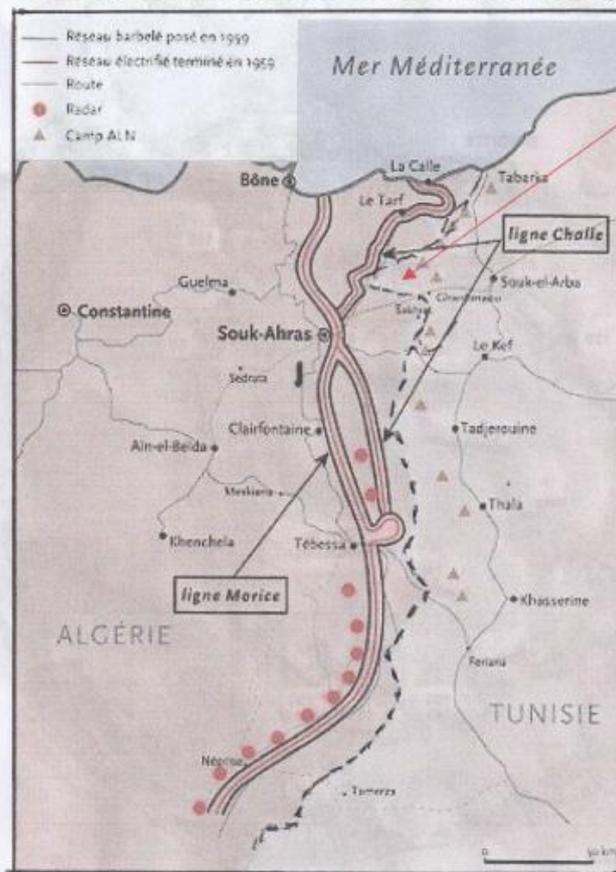
Je sais que tous les soldats appelés ayant fait la guerre en Algérie ne sont pas tous revenus dans cet état d'esprit. Je suis fier qu'il en soit ainsi de ceux que j'ai eu l'honneur de commander.





vaste zone hors barrage électrifié, sur les deux rives de la Medjerda...

Maroc et Tunisie recouvrent leur indépendance à partir de 1956, 2 ans après le début du conflit algérien.



Bec de Canard

La Tunisie devenue indépendante, installation de nombreuses bases opérationnelles du FLN avec Ghardimaou et Sakiet, côté tunisien.

